

Cahier Littérature jeunesse

Marie-Michèle Giguère, Dominique Demers, Marie Demers, Robert Soulières, Patrick Isabelle, Marc-André Audet, Catherine Girard-Audet, Yves Nadon, Mathieu Lavoie, Catherine Lepage, Guillaume Perreault, Simon Boulerice, Maxime Mongeon, Biz, Claudia Larochelle, Bertrand Gauthier, Yvon Paré, Virginie Mont-Reynaud, Martin Morin and Annabelle Moreau

Number 172, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89760ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

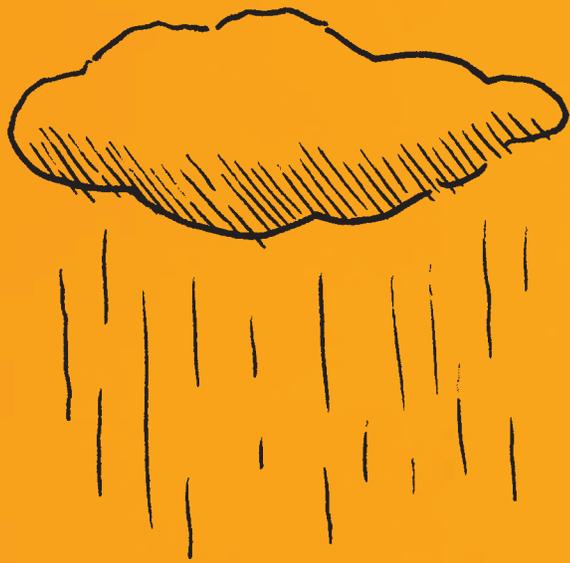
[Explore this journal](#)

Cite this article

Giguère, M.-M., Demers, D., Demers, M., Soulières, R., Isabelle, P., Audet, M.-A., Girard-Audet, C., Nadon, Y., Lavoie, M., Lepage, C., Perreault, G., Boulerice, S., Mongeon, M., Biz, Larochelle, C., Gauthier, B., Paré, Y., Mont-Reynaud, V., Morin, M. & Moreau, A. (2018). Cahier Littérature jeunesse. *Lettres québécoises*, (172), 4–29.

portrait de classe

la littérature jeunesse



Photos | Sandra Lachance

Illustrations | Pascal Girard

Dominique Demers

Marie Demers

Patrick Isabelle

Robert Soulières

Marc-André Audet

Catherine Girard-Audet

Mathieu Lavoie

Yves Nadon

Catherine Lepage

Guillaume Perreault

Simon Boulerice

Maxime Mongeon

Biz

Claudia Larochelle

Bertrand Gauthier

Marie-Michèle Giguère

Yvon Paré

Virginie Mont-Reynaud

Martin Morin

Propos recueillis

par Annabelle Moreau



Je préfère faire une overdose de Frida Kahlo que de Blanche Neige

Marie-Michèle Giguère

Au retour de la garderie il y a quelques mois, ce moment parfois chaotique, parfois magique, où naissent toutes sortes de conversations brillantes, saugrenues ou chignardes, notre fils était plus qu'excité de me raconter une histoire découverte lors de l'heure du conte : *Les trois petits cochons*.

Ajoutant autant de détails qu'il le pouvait, il me racontait cette histoire avec l'enthousiasme de quelqu'un qui me faisait découvrir quelque chose et je constatais qu'effectivement, je n'avais jamais lu cette histoire avec lui. Ni celle-là, ni *Cendrillon*, ni *Blanche Neige et les sept nains* d'ailleurs. Sans m'en rendre compte – ou sans que ce soit du moins un choix conscient – j'avais omis la grande majorité des contes classiques de nos moments de lecture.

Et ce n'est pas parce qu'on ne lit pas. Au contraire. Dans ma vie de parent faite de dizaines d'incertitudes, de petites et de grandes angoisses, il y a une enclave où j'ai toujours du plaisir, où je doute peu de moi : lorsqu'il est question des livres. Les moments de lecture avec mon fils sont parmi mes préférés.

Souvent, je constate avec admiration la manière dont les livres arrivent à réunir les enfants qui, chez nous, ont une grande différence d'âge. Comment ils rigolent des mêmes blagues, se passionnent pour certaines histoires ensemble, malgré les années qui les séparent. Mon cœur fond chaque fois que les grandes de mon chum se blottissent contre leur petit frère pour lui faire la lecture.

J'aime beaucoup les livres pour enfants. J'aime les albums magnifiquement dessinés avec très peu de texte, qui laissent place à l'imagination, comme *Le jardin invisible* de Marianne Ferrer et Valérie Picard (Monsieur Ed, 2017). J'aime les histoires complètement absurdes et hilarantes qui ne proposent aucune morale, juste du plaisir. J'aime les livres qui abordent des enjeux de l'enfance comme plusieurs albums de Simon Boulerice ou *Anatole qui ne séchait jamais* de Stéphanie Boulay et Agathe Bray-Bourret (Fonfon, 2018). J'aime les récits poétiques ou amusants qui racontent la vie de personnages historiques, celle de l'artiste Louise Bourgeois (*Une berceuse en chiffon*, Isabelle Arsenault et Amy Novesky, La Pastèque, 2016) ou du plus connu homme fort montréalais (*Le grand Antonio*, Élise Gravel, La Pastèque, 2014). Je trouve ça merveilleux qu'en 2018, notre aînée puisse me dire quelque chose comme « Ah, encore Frida Kahlo dans un livre ! »

Il se passe quelque chose de merveilleux avec notre littérature jeunesse et il y a peu de choses qui me réjouissent plus que de le découvrir, jour après jour, avec les enfants.

Je me suis quand même posé la question, quelques fois : est-ce que j'ai eu tort de laisser de côté les contes traditionnels ? Est-ce que je prive ainsi les enfants de quelque chose d'important ? Habitée par un petit doute – encore –, je suis allée lire les analyses de spécialistes décortiquant ces histoires : *Blanche Neige* qui éveille aux enjeux de la puberté, *Le petit chaperon rouge* à la tentation sexuelle et *Peau d'âne* – entre vous et moi, pas mal l'un des plus effrayants contes avec *Barbe Bleue* – à l'interdit de l'inceste, et je me suis dit qu'ils ne manquaient pas grand-chose.

Je n'ai pas envie de préparer les enfants au monde des adultes comme ça. J'ai envie de leur donner le goût de la lecture, de l'imaginaire. Si les livres que je leur lis ne leur offraient que ça, ce serait déjà beaucoup. Et s'ils aiment un jour *Blanche Neige*, je préférerais que ce soit pour le plaisir de cohabiter dans l'imaginaire avec des nains sympathiques ; *Cendrillon* pour la magie de la citrouille qui se transforme en carrosse.

En fait, j'ai envie de leur donner envie de lire, tout simplement.

Et s'il faut apprendre quelque chose en lisant, j'embrasse pleinement ce qui se fait depuis quelques années, les magnifiques livres inspirés de personnages historiques, dans la littérature jeunesse d'ici et d'ailleurs. Il y a visiblement dans toutes ces publications quelque chose de l'ordre de la tendance, mais s'il y a une mode où j'embarque complètement, c'est celle-là. C'est peut-être pour ça que ça fonctionne aussi bien : les parents de ma génération rêvaient de ces livres-là.

Pendant que je me questionne sur les livres que je mets à la disposition des enfants, il reste que pour plusieurs, il est tout à fait normal de fréquenter une école sans bibliothèque. Que faute de moyens ou d'habitudes de lecture, une maison sans livres aussi, ça se peut. L'autrice Dominique Demers – qui a bercé mon enfance, puis mon adolescence avec *Un hiver de tourmente* et *Les grands sapins ne meurent pas* –, bref, Dominique Demers, celle qui est en couverture de ce numéro avec sa fille Marie, celle qui a fait de la lecture des enfants un cheval de bataille, a lancé au printemps 2018 un livre vendu un dollar, lequel s'est écoulé en quelques heures dans les librairies. Parce que le besoin d'ouvrages jeunesse accessibles est criant. Je dis ça en sachant très bien qu'il y a plein d'enseignantes extraordinaires qui y remédient en emmenant leurs élèves dans les bibliothèques municipales, là où c'est possible, ou en achetant elles-mêmes, à même leur salaire, des livres jeunesse pour leurs élèves. Qu'il y a plein d'éducateurs et d'éducatrices allumés qui essaient de pallier ce que, collectivement, on fait encore un peu tout croche. ♦

Ce billet est inspiré d'une chronique diffusée à l'émission *C'est fou d'ICI* Radio-Canada Première, le 17 juin 2018.

De l'importance d'une culture de la littérature jeunesse

Dominique et Marie Demers écrivent pour les jeunes et les adultes. Elles jugent que la littérature jeunesse devrait davantage être enseignée à l'université, notamment au regard de leurs grandes qualités littéraires, trop peu reconnues.

Dominique Demers : Pourquoi est-ce que la littérature jeunesse est si peu enseignée ? Parce qu'on hésite encore à reconnaître que c'est littéraire.

Marie Demers : Dès qu'un auteur s'engage à respecter certains formats ou à s'adresser à un lectorat en particulier, il se voit déclassé. Mais ce n'est pas parce qu'on écrit pour les enfants ou pour les ados qu'on est davantage assujéti à des formules toutes faites et commerciales. Il y a de tout en littérature jeunesse : des grandes œuvres, des œuvres mineures, de la très pop, du plus littéraire.

D. D. : Ce n'est pas un genre, mais un vaste champ littéraire extrêmement complexe et fécond avec son histoire, ses courants, ses œuvres phares.

M. D. : Quand j'ai été auxiliaire pour le cours « Histoire de la littérature jeunesse » à l'Université de Montréal, j'ai découvert à mon grand désarroi qu'une des premières choses qu'on enseignait aux étudiants, c'était le degré de littérarité d'une œuvre. On leur expliquait que des albums jeunesse avec très peu de texte, un vocabulaire simple et beaucoup d'images sont peu littéraires. Ça m'avait rendue mal à l'aise. On ne peut pas évaluer la littérarité d'une œuvre sans tenir compte de ses spécificités. On ne peut donc pas évaluer un album jeunesse sans analyser le rapport à l'image ou au lectorat visé.

D. D. : Tu me fais penser à un album amusant : *Les ortheils n'ont pas de nom* (Jean Leroy, Matthieu Maudet, L'école des loisirs, 2010). Une poignée de mots, mais un concept génial magistralement rendu, en texte et en images. J'aurais voulu l'écrire ! Ce n'est pas un simple petit livre charmant, c'est une œuvre littéraire de grande qualité.

M. D. : Ah j'adore ce livre ! Les contraintes littéraires, on peut tout aussi bien les envisager comme des moteurs de création. Raymond Queneau prétendait que ceux qui écrivent en suivant un certain nombre de règles sont plus libres que ceux qui se laissent guider par leur penchant naturel, sans savoir qu'ils obéissent à des contraintes insoupçonnées.

D. D. : La littérature jeunesse est apparue en lien avec le concept d'enfance. Écrire sans réfléchir au lectorat, et donc à la réception, constitue un non-sens en littérature jeunesse.

M. D. : Michel Tournier se disait particulièrement fier de ses romans jeunesse. Il écrivait toujours avec un idéal de brièveté, de limpidité et de proximité du concret. Lorsqu'il approchait cet idéal,

il considérait alors que son texte était si bon que même les enfants pouvaient le lire.

D. D. : Oui. La littérature jeunesse impose un défi d'écriture qui est le même que pour tout grand projet littéraire, mais avec une contrainte supplémentaire : elle doit s'adresser à un petit humain dont les fantasmes et les sensibilités, les peurs et l'humour, la compréhension même du monde sont différents. Cette contrainte peut s'avérer extrêmement créative. La littérature jeunesse, lorsqu'elle est réussie, atteint une glorieuse alchimie d'art et d'enfance.

M. D. : Raison de plus pour insister sur le fait qu'il est absolument choquant que la discipline soit si peu enseignée. Il n'y a aucun professeur spécialisé en littérature jeunesse au Département de littératures de langue française à l'Université de Montréal. Les profs qui sont le plus près du sujet se retrouvent à enseigner en didactique.

D. D. : Plusieurs profils devraient inclure au moins un cours obligatoire en littérature jeunesse. J'ai enseigné plus de quinze ans à l'Université du Québec à Montréal et donné une dizaine de différents cours en littérature jeunesse. Il existait alors un certificat en littérature jeunesse qui a été aboli. C'était une grave erreur.

M. D. : J'ai fait ma petite enquête pour connaître la raison de sa disparition. On m'a dit qu'il n'y avait pas assez d'étudiants inscrits...

D. D. : Faux ! Il manquait de professeur-es spécialisé-es en la matière, et de collègues qui croient en l'importance de cette littérature.

M. D. : C'est drôle parce que quand j'ai cherché un directeur pour ma thèse, qui aborde entre autres les enjeux de la littérature pour adolescents et de la segmentation croissante des lectorats, aucun professeur ne pouvait me diriger. J'ai accumulé les refus jusqu'à ce que l'un d'eux me prenne sous son aile, même si ce n'était pas vraiment son créneau. Il fallait bien qu'on me désigne un directeur de thèse puisque j'avais été admise au doctorat !

D. D. : J'ai eu le même problème... il y a vingt-cinq ans !

M. D. : Et après, on se demande pourquoi les universitaires sont accusés d'être déconnectés de la réalité... Un livre sur trois vendu au Québec est un livre jeunesse ! Mais l'espace qu'il occupe à l'université est dérisoire.



Photo : Sandra Lachance

« La culture de la littérature jeunesse est incomprise et méconnue. Mais reste qu'elle doit absolument être transmise. »

MARIE DEMERS

D. D. : En effet ! Si seulement plus d'universitaires connaissaient mieux cette littérature... Ceux qui la dénigrent ne l'ont pas lue. Je reste émerveillée par l'extraordinaire pouvoir des livres pour la jeunesse et j'ai réussi à convertir plus d'un sceptique en lisant simplement un de ces textes à haute voix. Les œuvres parlent d'elles-mêmes. À condition de les ouvrir...

M. D. : Ça me fait penser aux sorties de Jean Barbe à propos de la littérature jeunesse. Selon lui, ces auteurs sont des « travailleurs culturels œuvrant au sein d'une industrie ». Il insinue que la littérature jeunesse appauvrit le vocabulaire des enfants, tout en sonnant – à tort – le glas du passé simple et en s'insurgeant contre l'usage du présent de l'indicatif.

À croire que le temps de verbe détermine la qualité d'une œuvre ! Et que la littérature pour enfants contribue à l'illettrisme ! C'est ridicule.

D. D. : Trop d'intellectuels s'octroient le droit de dénigrer la littérature jeunesse sans la connaître. Il faut que ça change parce que cette littérature participe désormais de manière incontournable à la création d'une société de lecteurs et de lectrices. On manque le bateau en la boudant.

M. D. : Faut dire aussi que c'est un domaine littéraire particulièrement investi par les femmes, en comparaison, par exemple, de la littérature dite générale... Alors pas très étonnant...

D. D. : Tu te souviens, l'an dernier, lorsque j'ai réuni mes vieux manuscrits pour en faire don à Bibliothèque et Archives Canada? J'en ai profité pour léguer des syllabus et des notes des cours que j'ai donnés. À mes yeux, c'est tout aussi précieux. Je crois que l'université doit célébrer les œuvres, pas seulement les décortiquer. Et elle doit viser toutes les facettes de cette littérature. Ce que les livres pour enfants nous disent sur notre société et sur notre relation à l'enfance, par exemple, est fascinant.

M. D. : Oui. Les psychologues et les sociologues s'intéressent à la littérature jeunesse... mais pas les littéraires, ou très peu. C'est dommage de devoir s'éloigner du texte pour se donner le droit d'en parler.

D. D. : En effet. D'ailleurs tout ce qu'on étudie en littérature vaut aussi pour la littérature jeunesse : les questions de narratologie, de réception, de poétique... Pourquoi s'en priver? On aime répéter que la littérature jeunesse a déjà obtenu ses lettres de noblesse et, de plus en plus, de grands écrivains se plaisent à écrire une œuvre pour la jeunesse. Mais la bataille est loin d'être gagnée.

M. D. : Ah, j'ai tellement un bon exemple. Le premier cours universitaire que j'ai donné était un atelier de création littéraire. Un collègue avait jeté un œil à mon plan de cours et, voyant qu'un des cinq textes de création demandés à mes étudiants incluait un texte jeunesse, il s'était exclamé : « Voyons donc, fais pas ça ! Si j'étais à la place de tes étudiants, je me révolterais ! » Comme si écrire pour la jeunesse était un crime universitaire. Un acte de création de bas étage.

D. D. : Quand j'étais à l'Université McGill, en 1978, j'ai dû défendre devant plusieurs profs mon idée de travailler sur *Le Petit Prince*. Ma question était de savoir s'il s'agissait d'une œuvre pour enfants

ou pour adultes. Je me suis fait répondre que *Le Petit Prince* n'était pas de la littérature. Jusqu'à ce que François Ricard accepte ma proposition !

M. D. : Heureusement. La question est tout à fait légitime et intéressante !

D. D. : Je trouve très triste aussi que l'album soit si peu enseigné. Il y a tellement de cours passionnants à monter sur le sujet. L'album est sans doute la forme d'art contemporain la plus méconnue au Québec, alors même que ses artistes jouissent d'une renommée internationale.

M. D. : La culture de la littérature jeunesse est incomprise et méconnue. Mais reste qu'elle doit absolument être transmise. C'est n'est pas parce qu'on aime Marguerite Yourcenar qu'on n'a pas le droit d'apprécier Nadja ou Élise Gravel.

D. D. : Quand j'étais critique littéraire jeunesse au *Devoir*, mes collègues me demandaient gentiment pourquoi je n'étais pas critique littéraire tout court. À leurs yeux, ayant fait mes preuves comme critique, je n'avais plus besoin de rester dans ce créneau particulier. Je devais leur expliquer que pour moi, la littérature jeunesse, ce n'est pas un tremplin, mais une finalité.

M. D. : Hum, c'est beau ça. La littérature jeunesse : « pas un tremplin, une finalité ». Tu pourrais devenir écrivaine !

D. D. : Espèce de nouille !

M. D. : Non, toi ! ♦

SI LA LITTÉRATURE
COMMENCE QUELQUE PART,
ELLE COMMENCE
SÛREMENT ICI...



SOULIÈRES
ÉDITEUR

www.soulieresediteur.com



d² eux

UNE MAISON D'ÉDITION QUI CONSIDÈRE LA LECTURE
COMME UN ÉLÉMENT DE TRANSFORMATION POUR L'ENFANT.
DES HISTOIRES FORTES, DES ILLUSTRATIONS PERCUTANTES
ET LE NOBLE OBJECTIF DE CRÉER DES LECTEURS.



EDITIONSDEUX.COM

Une bibitte, l'éditeur jeunesse ?



Œuvrant depuis quarante ans dans l'édition jeunesse au Québec, Robert Soulières a discuté avec l'écrivain Patrick Isabelle, nouveau venu de ce côté du miroir.

Patrick Isabelle : On m'a offert en 2017 de me joindre à l'équipe des éditions Foulire en tant qu'éditeur adjoint, et ce, après que j'y ai publié un ouvrage. J'ai donc le privilège d'apprendre le métier épaulé par Yvon Brochu, qui partage avec moi son expérience et son savoir. J'ai été libraire jeunesse pendant plus de dix ans, ce qui m'a permis de développer une certaine expertise dans le domaine de la littérature jeunesse. Je crois aussi, comme dans bien des cas, que la chance a joué un grand rôle dans mon parcours : j'étais à la bonne place, au bon moment, avec les bonnes personnes.

Robert Soulières : Tous les chemins mènent à l'édition, mais l'un des meilleurs et des moins coûteux (ah!), c'est sans doute la direction d'une collection. C'est là qu'on peut apprendre les rudiments de la typo, de la mise en pages et de la relation avec les auteurs et les illustrateurs. C'est le chemin que j'ai pris en étant directeur de collection aux éditions Pierre Tisseyre dans les années 1980, avant de diriger l'entreprise entre 1988 et 1996. Il y a bien d'autres façons aussi...

P. I. : Mais selon toi qui es dans le milieu depuis quarante ans, quelles sont les qualités d'un bon éditeur jeunesse ?

R. S. : J'ai toujours pensé qu'éditer, c'est aussi faire des relations humaines. Éditer va plus loin que l'aspect commercial du livre.

C'est soutenir l'auteur tout au long du processus et après aussi. Ensemble, l'auteur et l'éditeur font tout pour produire le meilleur livre possible. Chaque livre a sa limite, et il faut en garder aussi pour le prochain. Être donc empathique, être un conseiller fiable, croire en ses auteurs et les soutenir toujours et jusqu'au bout.

P. I. : Tout à fait ! L'édition est un travail d'équipe. Oui, il y a l'aspect administratif du travail, mais un bon duo écrivain-éditeur peut faire des ravages. Je travaille avec mes créateurs comme je voudrais qu'on le fasse avec moi. Au-delà de la production, il y a d'abord et avant tout un être humain rempli d'insécurité et de doute.

R. S. : Empathique, compréhensif, ouvert, chaleureux, amical, dévoué, rigoureux, diplomate, avec un sens artistique, créateur, calculateur (un peu), fidèle, imaginatif, original, ambitieux mais pas trop, patient, méticuleux, perfectionniste, passionné, avoir le sens de l'énumération, mais avoir perdu tout sens pour la rémunération.

P. I. : Difficile de renchérir ! Pour ce qui est de l'aspect « jeunesse », je crois qu'il est important d'être au diapason de son public. Il faut garder son cœur d'enfant, se connecter à son état d'esprit d'adolescent et surtout aller à la rencontre de son lectorat. Je crois aussi que le fait d'avoir déjà écrit de la littérature



« Qu'un manuscrit s'adresse à n'importe quel public, une bonne histoire demeure une bonne histoire, même si elle met en scène des enfants de huit ans ! »

PATRICK ISABELLE

jeunesse m'aide énormément. Ça me permet de comprendre un peu plus le processus de création des auteurs et de mieux les guider. Mais ce que je recherche d'abord et avant tout, c'est un coup de cœur. Qu'un manuscrit s'adresse à n'importe quel public, une bonne histoire demeure une bonne histoire, même si elle met en scène des enfants de huit ans ! À ce niveau-là, c'est du pareil au même. Toutefois, par la suite, il faut penser au niveau de lecture des jeunes et parfois travailler le texte en conséquence pour s'assurer qu'il soit compréhensible tout en conservant ses qualités littéraires.

R. S. : Sincèrement là, Patrick a tout dit et a tout bon. Écrire, c'est écrire. Mais je dois avouer, pour avoir édité plus de cinquante romans pour adultes dans mes années Tisseyre, que les écrivains pour les adultes sont moins souples que les auteurs pour la jeunesse et que ceux-ci pensent davantage à leur public et que leur égo est plus modeste.

P. I. : Quand tu as commencé, Robert, avais-tu des modèles d'éditeurs, des gens qui t'inspiraient ?

R. S. : Oui, j'ai tout appris ou presque de Pierre (le père) et de François Tisseyre (le fils). Avec le père, l'apprentissage a été plus littéraire et avec François, plus financier. Ces deux facettes du métier doivent être présentes, sinon on fait long feu. De Pierre Tisseyre, j'ai appris à respecter les écrivains, à refuser un manuscrit sans blesser, à être présent aussi dans les associations d'éditeurs et d'auteurs pour être bien informé et ancré dans le milieu. Bertrand Gauthier, l'ex-PDG de La courte échelle, a aussi été, à mes débuts chez Soulières éditeur, mon mentor, et il n'est pas rare, même aujourd'hui, que je lui téléphone pour lui demander conseil. On a toujours besoin d'un regard extérieur que l'on n'a pas nécessairement dans le feu de l'action.

P. I. : De mon côté, impossible de ne pas nommer Yvon Brochu qui est mon mentor et avec qui j'apprends mon métier chez Foulire. Sa passion, sa rigueur, sa vision de la littérature jeunesse... quelle inspiration ! Je suis de cette génération qui a grandi avec La courte échelle, Héritage, Boréal, Québec Amérique, Pierre Tisseyre. Ce sont eux qui ont ouvert la voie (oui, Robert, tu m'as ouvert la voie !) et j'espère un jour avoir autant d'effets positifs sur les jeunes que mes prédécesseurs en ont eu sur moi. Ces dernières années, je suis très inspiré par la relève : D'eux, Comme des géants, M. Ed, Espoir en canne, Fonfon, Les Malins... Des éditeurs de qualité, il y en a beaucoup au Québec. Nous sommes choyés. À côté de cela, je prends encore aussi le temps de lire des ouvrages pour adultes ! Pas autant que je le souhaiterais et beaucoup moins que lorsque j'étais libraire, mais je me garde une sérieuse pile de livres à lire sur ma table de chevet. Je suis présentement dans la saga de Karl Ove Knausgaard qui me fascine. Je ne sais pas encore si je l'aime ou non... et j'en suis au cinquième livre ! Sinon je ne boude jamais mon plaisir en lisant mes contemporains. Cet été, j'ai été chaviré par *M.I.L.F.* de Marjolaine Beauchamp (Somme toute, 2018). J'ai aussi beaucoup apprécié *Avant l'après* de Frédérick Lavoie (La Peuplade, 2018) et j'ai été soufflé par le superbe roman *Grosse* de Lynda Dion (Hamac, 2018).

R. S. : Lire est un grand plaisir dans ma vie. Je lis régulièrement Michel Tremblay, Gilles Archambault, la poésie de Patrice Desbiens, d'Hélène Monette, Élise Turcotte, Denis Vanier, etc. Du roman policier aussi, la trilogie de David Goudreault, des essais, de la BD ; aucun genre littéraire ne me rebute. J'essaie aussi de temps en temps de retourner aux classiques avec Maupassant, Flaubert, Stendhal, Balzac que j'aime bien. Mais je n'ai pas encore lu Proust qui me tombe des mains et j'aimerais bien réattaquer *Ulysse* de Joyce. Et demande-t-on aux éditeurs pour adultes s'ils lisent des livres pour la jeunesse ?

P. I. : Excellent point ! Quoique... Je suis persuadé que certains éditeurs pour adultes seraient grandement surpris par la qualité littéraire de certaines œuvres destinées aux jeunes. On sous-estime beaucoup la littérature jeunesse qui, en plus d'être excellente, se porte relativement bien. Qu'en penses-tu Robert ?

R. S. : Je dirais : elle ne se porte pas si mal, mais nous sommes loin de l'âge d'or au point de vue des ventes. Une belle époque qui remonte à 2006-2007, où le gouvernement avait massivement contribué à l'achat de livres par les écoles. Comme on le sait, les écoles sont vétustes et l'achat de livres n'est pas la priorité, et on le comprend.

P. I. : Sauf en période préélectorale, évidemment ! Vivement 2022 !

R. S. : La qualité littéraire par contre est là, plus que jamais, et au plan international nos créateurs peuvent rivaliser sans honte. La très grande qualité est là et l'offre est généreuse (quelque huit cents ouvrages par année), mais la visibilité médiatique et la demande ne sont pas au rendez-vous. Il n'est pas rare de voir un excellent roman pour adolescent se vendre à peine à mille exemplaires au cours des deux trois premières années de son existence.

P. I. : Je suis tout à fait d'accord avec Bob : la visibilité médiatique est quasi inexistante. On voit souvent les mêmes auteurs, les mêmes « vedettes » de la littérature, au détriment de certains ouvrages qui mériteraient d'être mis de l'avant. Mais je crois que c'est le cas pour la littérature québécoise en général. Cependant, l'offre jeunesse a été assez incroyable ces quinze dernières années au Québec. Il suffit de passer une journée dans un salon du livre pour s'apercevoir que les jeunes lisent plus que jamais et qu'ils aiment les créateurs québécois. D'un autre côté, l'offre est tellement généreuse qu'il est facile de s'y perdre. Je suis toujours triste de constater la courte vie des livres en librairie. Publions-nous trop ? Ou sommes-nous désavantagés par l'énorme pouvoir des productions étrangères ? Il est important de souligner le travail des bibliothécaires et des enseignantes qui propagent le plaisir de la lecture en classe et qui osent renouveler leur offre auprès des jeunes. Ce sont elles la clé du succès ! N'oublions pas non plus qu'elles sont épaulées par des libraires jeunesse exceptionnels et passionnés. Évidemment, je suis tout nouveau dans le milieu de l'édition jeunesse. Mais ce que je constate sur le terrain m'emballer et me pousse à continuer. ♦



Vivre de ses succès

Frère et sœur, mais aussi autrice prolifique et fondateur visionnaire des éditions Les Malins, Catherine et Marc-André travaillent ensemble depuis les années 1990.

Marc-André Audet : Après avoir passé sept ans chez Modus Vivendi et travaillé au développement de plusieurs franchises, notamment celles de Dora et Bob l'éponge – dont Catherine a d'ailleurs été la traductrice –, je voulais me rapprocher de la création. Mon déclencheur : j'ai constaté que les guides pour ados sur le marché étaient à des années-lumière des bouquins que j'aimerais mettre entre les mains de ma fille, si j'en avais un jour. Pourquoi je n'en profiterais pas pour voler de mes propres ailes ? Et qui de mieux pour devenir une « grande sœur » des ados que Catherine, du haut de ses 2 827 peines d'amour minimum à l'époque ?

Catherine Girard-Audet : J'ai pris de l'assurance dans l'écriture depuis la sortie du premier *ABC des filles* [2008]. Je suis passée de jeune adulte à adulte, mais j'ai gardé mon cœur d'adolescente. J'ai une petite fille maintenant et comme Marc-André, pour moi aussi il est question de ce que je veux lui donner comme valeurs.

M.-A. A. : Chaque année, entre 12 000 et 14 000 jeunes Québécoises, et les parents de ces jeunes Québécoises, ont envie de grandir avec *L'ABC des filles*. On arrive à se renouveler pour rester pertinent. Nous avons effectué une grosse refonte pour le 10^e anniversaire, l'an dernier. Cependant, c'est la série *Léa* [dont l'autrice est aussi Catherine] qui est notre plus gros succès de vente aux Malins. Jamais je ne me suis lancé en affaires pour avoir du succès. Je ferais probablement plus d'argent si je dirigeais une branche d'une grosse maison d'édition et je suis persuadé que Catherine n'est pas devenue auteure jeunesse dans l'espoir de devenir riche.

C. G.-A. : Je ne vais pas le nier, ma série *Léa Olivier* est un succès. Je vis de ma plume, c'est très rare au Québec. Est-ce qu'on s'attendait à ça ? Absolument pas. Étrangement, la pression est plus grande une fois que tu as du succès. C'était tellement beau nos premières années où on n'avait absolument rien à perdre et pas une cenne. Mon nom n'avait pas vraiment d'importance et on essayait plein de choses. J'essaie de me remettre là-dedans, de profiter de mon succès pour aller ailleurs et innover.

M.-M. A. : Il n'y a rien de pire qu'un succès en édition, m'a-t-on répété. Souvent, je dis à Catherine que c'est fort probable qu'on ne vive plus jamais un succès comme la série *Léa Olivier* dans notre carrière. Et on n'a pas le droit d'être déçus. Ce n'est pas juste un coup de circuit, c'est un grand chelem. C'est quelque chose que je ne m'attendais pas à vivre et je pense que tu ne t'attendais pas à vivre ça non plus ?

C. G.-A. : Tu te rappelles mes attentes au départ ?

M.-A. A. : Oui, et cette situation peut devenir stressante dans la mesure où tu te construis comme éditeur sur tes succès : tu en profites, tu grandis l'équipe, et soudainement on s'attend à ce que tu fasses d'autres succès.

C. G.-A. : C'était une pression pour toi aussi comme éditeur ?

M.-A. A. : Oui. Je n'ai pas envie de dire à des membres de mon équipe : allez travailler ailleurs. J'ai essayé de faire très attention à ça. D'avoir toujours plusieurs coups d'avance. J'essaie de me concentrer sur l'humilité que ça apporte, j'ai été plus que chanceux d'avoir une petite sœur aussi talentueuse, des amis qui sont venus travailler avec moi, les meilleurs de leur domaine, des gens qui me font confiance. Je ne me dis pas en me levant le matin, je le mérite, mais plutôt : les gens autour de moi le méritent. Je suis encore surpris que des personnes beaucoup plus talentueuses que moi aient envie de travailler avec moi. Les employés des Malins se donnent beaucoup plus que je ne me suis jamais donné pour un aucun employeur.

C. G.-A. : Moi, je n'en reviens pas du succès de *Léa Olivier*. Je me souviendrai toujours du Salon jeunesse de Longueuil, alors que je venais de sortir le premier tome, il y avait une file devant ma table. Je n'étais pas connue, j'avais certes mon blogue à Vrak, mais mon nom commençait à peine à circuler. J'ai dit à Marc-André : « Je pense que cette série va fonctionner. » Sans compter que de sentir que mon histoire a de la résonance est quelque chose que je n'oublierai jamais. Mais ma plus grande surprise est le succès au-delà des frontières du Québec. On revient de France et de Belgique, c'est incomparable avec ce que je vis ici, même au Salon du livre de Montréal.

M.-A. A. : Des files à l'extérieur des librairies, une fois, en Belgique ils ont même dû bloquer une rue avec des clôtures en métal !

C. G.-A. : Et je ne suis pas chanteuse ou comédienne, je suis Québécoise et ce n'est pas traduit. Tout ça me dépasse ! Je retourne deux ou trois fois par année en Belgique et je pense chaque fois que ça va se calmer, mais non, jamais, même au Québec, ça continue. Ça, je ne peux pas l'expliquer. Et je sais qu'il faut que j'y goûte, j'y touche, car quand l'aventure de Léa sera terminée, je serai une *has been* ! Mais il n'y a pas de fin prévue pour la série pour l'instant. Je découvre, je suis le pouls des lectrices. Si j'avais senti une perte d'intérêt, ou que moi j'avais une perte d'inspiration, j'aurais arrêté, mais ce n'est pas le cas. On dit souvent que le créneau des 17-20 ans est difficile à rejoindre. J'ai la chance d'avoir mes lectrices, elles me suivent. J'ai vu en Belgique des grandes de 17-18 ans qui me lisent depuis le début et maintenant, Léa a leur âge. J'ai envie d'accompagner les jeunes dans cette période, et surtout j'ai la demande.

M.-A. A. : C'est certain qu'on est plus près de la fin que du début. Si tu as encore du fun, allons-y. Par contre, est-ce que l'on parle de l'après Léa ? Oui, on a déjà des projets très solides.

C. G.-A. : Je sais que ça sonne cliché, mais je me rappelle ce qu'India Desjardins m'a dit quand j'ai fait ma première entrevue pour *L'ABC des filles* : « Mes lectrices, j'ai été les chercher une à une. » C'est le travail que l'on a fait aussi. Dans le fond, c'est un conseil qu'elle m'a donné. Mais, nous, on est allés les chercher littéralement

signet par signet, elles m'ont accordé leur confiance. Ce n'est pas quelque chose que je tiens pour acquis.

M.-A. A. : Quand on a commencé, Michel Brulé était le gros joueur. Aujourd'hui, je pense humblement que Les Malins ont une petite place dans le cœur des lecteurs et lectrices québécois. Nos concurrents ne sont pas tant les autres livres que YouTube, la télé, toutes les distractions de la planète, Netflix. La littérature jeunesse québécoise est quelque chose d'assez unique au monde.

C. G.-A. : Quand j'étais jeune, il n'y en avait pas de littérature jeunesse, ça n'existait pas. Il y avait La courte échelle, la collection « Frissons », *Marie-Tempête*. Je trouve ça génial pour les jeunes d'aujourd'hui. Ce que je trouve dommage par contre, c'est l'idée qu'il y aurait la littérature jeunesse avec un grand « L », les livres qui méritent les prix et les éloges, et la littérature commerciale. Moi, je suis étiquetée « commerciale », parce que je vends chez Costco, que ce que j'écris rejoint les jeunes, et que c'est un succès.

M.-A. A. : On m'a dit vraiment souvent : « Toi, Marc-André, tu es commercial, tu veux vendre tes livres à au moins 3 000 exemplaires. » Quand un artiste passe du Métropolis au Centre Bell, il ne se fera pas bouder par toutes les petites salles du Québec après.

C. G.-A. : Ça, c'est le côté que Marc-André et moi on trouve un peu lourd, dans nos deux rôles, en tant qu'auteure et éditeur.

M.-A. A. : La reconnaissance du milieu littéraire, ça ne me dérange pas. Mais que des gens disent à des auteurs, va pas aux Malins, ils sont trop « commercial », ça me dépasse. Moi, ce qui m'intéresse, ce n'est pas d'être commercial, c'est que mes auteurs puissent se tirer une paye décente de leur travail. Et il n'y a pas 100 000 façons de le faire, faut rejoindre un public.

C. G.-A. : Tous les auteurs rêvent de vivre de leur plume. Sauf que tu ne peux pas en vivre et gagner des prix, moi j'ai mis un X là-dessus, ça n'arrivera pas. La reconnaissance de mon milieu, je ne l'aurai pas, je l'ai des petites filles qui m'attendent dans un salon, qui me racontent leur histoire, ou des mamans qui me disent que j'ai fait lire leur fille. Mais est-ce que, parce que je vends, ce que j'écris est moins bon ? Est-ce qu'on ne le mérite pas, ce succès ?

M.-A. A. : Une de mes grandes fiertés dans mon travail est de faire vivre des auteurs de leur plume. Si tu veux y arriver, ce n'est pas fou d'avoir un éditeur qui rejoint le public, qui comprend comment y parvenir. Depuis quand est-ce un crime de mettre des livres dans les mains des gens ?

C. G.-A. : Depuis quand c'est un crime de vendre ?

M.-A. A. : On ne devient pas un grand lecteur à trente ans par hasard ! Il faut en lire et en acheter des livres ! ♦





Photo : Sandra Lachance



Littérature jeunesse | Yves Nadon & Mathieu Lavoie

Éditer petit, penser grand

C'est leur amour de la lecture et des histoires qui ont fait plonger Yves Nadon, auteur, professeur au primaire pendant trente-cinq ans et cofondateur de la maison d'édition D'eux, et Mathieu Lavoie, auteur, illustrateur et cofondateur des Éditions Album.

Yves Nadon : Dans l'enseignement, j'ai eu la chance de rencontrer des gens qui m'ont mis en pleine face que les enfants devaient apprendre à lire avec des livres si on veut qu'ils deviennent des lecteurs. L'importance aussi de centrer toute sa classe autour des livres, quand on enseigne à lire et écrire. Tout ça m'a allumé sur la littérature jeunesse. Après, j'ai vu les effets positifs sur les élèves lorsqu'on les traite comme des lecteurs avec de vrais livres. Ça peut faire des pas de géants. Ayant travaillé dans un milieu défavorisé, un milieu qui n'est donc pas nécessairement lecteur, j'ai vu l'impact du contact avec les livres chez ces enfants-là. Des familles, entre autres, qui étaient contentes que l'école soit un lieu intéressant, se sont mises à lire parce que leur enfant lisait. Puis je me suis fait proposer il y a plusieurs années, par Serge

Théroux, d'éditer pour la jeunesse. Nous avons fondé la collection « Carré blanc » aux éditions 400 coups. S'il y a quelqu'un qui aime le livre au Québec, c'est bien lui. C'est un créateur de projets, Serge. J'ai finalement fondé ma propre maison d'édition, D'eux, avec ma conjointe, France Leduc, il y a trois ans.

Mathieu Lavoie : Mon amour pour la lecture vient de ma jeunesse, j'étais un rat de bibliothèque. Plus tard, durant mon DEC en illustration puis mon bac en design graphique, je me suis beaucoup intéressé à l'album. Un album jeunesse, c'est extraordinaire d'un point de vue artistique et littéraire. L'interaction texte-image permet un décloisonnement, une folie et de l'expérimentation comme on en voit peu ailleurs en littérature, grande ou petite. Après avoir

été directeur artistique à La courte échelle, j'ai fondé Comme des géants avec Nadine Robert en 2014. Puis, avec Marianne Dubuc, illustratrice et auteure jeunesse, nous avons lancé les éditions Album à l'automne 2018. Marianne, elle, sait depuis longtemps qu'elle veut faire des livres pour enfants. Avec notre nouvelle maison, on ne publie pour l'instant que nos propres titres. Quatre livres sont d'ailleurs sortis cet automne, soit deux nouveautés et deux rééditions. Depuis quelques années, plusieurs maisons jeunesse ont vu le jour dans le paysage littéraire québécois. Des maisons qui offrent des catalogues audacieux, cohérents, originaux. Ainsi, on ne veut pas arriver sur le marché et éditer dix livres dès le premier automne. Il y a aussi une saturation du marché, une surproduction, trop de livres qui sont publiés. C'est un débat constant dans le milieu.

Y. N. : C'est comme au supermarché : il y a trop de produits. Ce qui fait qu'il y en a d'excellents et d'autres, très mauvais. C'est la même chose avec la littérature.

M. L. : Même s'il y a trop de consommation, trop de films, trop de livres, je ne pense pas que ce soit casse-gueule de se partir une maison maintenant. Il faut une vision.

Y. N. : Il y a quelque chose d'égoïste aussi dans l'envie de créer une maison d'édition. Je me souviens de m'être dit : « Qu'est-ce que je vais apporter de plus que les autres ? » Si je suis pour nourrir la bête avec ce qui se fait déjà ailleurs...

M. L. : Il faut une direction claire et précise. Les plus grosses maisons se sont parfois un peu éparpillées et se retrouvent ensuite à défendre un catalogue auquel elle ne croit. Les auteurs ont aussi une relation plus intime avec l'éditeur dans les petites structures puisque ce dernier participe à presque toutes les étapes de la réalisation du livre.

Y. N. : Les propositions que je reçois doivent contenir une bonne histoire avant tout. Il doit y avoir une chimie avec les illustrations, le texte doit m'allumer. En ce moment, il y a beaucoup d'instrumentalisation des livres jeunesse. On publie des livres même si l'histoire est faible et que moralement, c'est douteux. On instrumentalise la littérature jeunesse à des fins pédagogiques, idéologiques. Comme éditeur, j'ai un regard, j'ai des attentes, des standards. Je suis impressionné face au travail de certains éditeurs. Stimulant.

M. L. : Difficile de dire ce qu'est un bon éditeur. Je pense toutefois qu'on peut constater, en parcourant le catalogue d'une maison d'édition si les responsables savent reconnaître la qualité. La pédagogie dans la littérature jeunesse est omniprésente, mais pour moi, l'objectif est avant tout de faire lire de bonnes histoires.

Y. N. : Daniel Pennac a dit : « Il ne faut pas oublier que le livre n'a pas été pensé pour que les élèves répondent à des questions mais pour qu'ils le lisent. » Le milieu scolaire étant plus sensible à la littérature, il fait rentrer davantage de livres dans les classes, mais il l'instrumentalise en même temps, la vérifie, la dissèque. Des éditeurs répondent à ça et publient des livres qui vont conforter élèves et dans lesquels les profs verront le message dont ils ont besoin. Pour un bon auteur, le « message » l'inspirera, mais ce ne sera pas le but de l'histoire. Il ne faut pas dire aux jeunes lecteurs et lectrices quoi penser...

M. L. : Ce qui est génial dans l'album, c'est qu'il y a le visuel aussi. D'autres choses se passent à ce niveau-là.

Y. N. : Ça se rapproche du cinéma quelque part. Le visuel, la ligne graphique sont importants.

M. L. : En effet, lors de la lecture de l'album, le stimuli est double pour l'enfant. D'un côté ils s'éveillent à la littérature et de l'autre, à l'image, à l'art.

Y. N. : On est éditeur et on doit penser le livre, pas juste le texte, mais aussi les images. C'est triste cependant qu'il n'y ait pas d'espace médiatique pour la littérature jeunesse. Il nous faut passer par l'école, les parents... Et à l'école, le maillon faible est la lecture. On oublie qu'on doit d'abord apprendre aux élèves à lire et à écrire. Et si on est là pour leur apprendre à lire et écrire, c'est pour les élever comme êtres humains. On se sert encore des notes pour trier les enfants. Pour faire de la musique, tu dois être bon en lecture et en écriture, alors que l'école de musique ferait un bien fou à un paquet d'enfants. Reconnaissons que la manière que l'on traite les enfants à l'école, dans certains milieux, en tant que lecteurs et scripteurs, on est complètement dans le champ. On s'organise juste pour qu'ils apprennent la technique. Récemment, j'ai demandé à un groupe de futurs professeurs un bon livre qu'ils avaient lu dans la dernière année... Seulement trois étudiant-es ont levé la main. Comment pensent-ils pouvoir devenir enseignant-es sans aimer lire ni écrire ? On est encore dans cette dynamique où il faut qu'on rende des comptes à l'école : livres obligatoires, fiches et rapports de lectures, questions/réponses ; plutôt que de centrer l'activité sur le fait d'avoir des livres et de s'installer pour les lire. Les conversations sont aussi un instrument pédagogique très fort qui est mis de côté.

M. L. : Si l'enfant a une bonne base à la maison (ie. parents lecteurs, livres accessibles, discussion autour des livres lus, etc.), il peut rapidement prendre goût à la lecture. Mais si les parents ne lisent pas avec l'enfant et qu'il n'y a pas de temps de lecture à l'école, l'enfant sera rapidement désintéressé et choisira la tablette ou la console avant le livre.

Y. N. : Un enfant sur deux arrête de lire en sortant de l'école. Si on dirigeait une école de natation, Mathieu et moi, et que la moitié des élèves cessaient de nager à la fin du cursus, n'allaient plus jamais dans l'eau, ce serait un échec. Et on ne parle même pas des décrocheurs ici...

M. L. : Les gens peuvent réussir leur parcours scolaire mais malheureusement beaucoup d'entre eux ne lisent pas, ou très peu. Et encore moins de gens écrivent. Mis à part les réseaux sociaux, où dans la majorité des cas, on ne peut que constater la piètre qualité de la langue et du discours.

Y. N. : De nombreuses études confirment que les lecteurs sont plus empathiques, entre autres. Notre société a besoin pourtant beaucoup de cette qualité, plus que jamais. Les emplois manuels disparaissent pour des postes de haut niveau, demandant plus de réflexion et l'école ne serait pas là ? Nous avons un gros problème. Nous avons besoin de citoyen-nes qui seront acteurs et actrices, lecteurs et lectrices, qui auront des effets positifs sur le livre ensemble. Rien de plus fort en ce moment. Lire et écrire. ♦

Illustrer ET écrire

Ils ont étudié le design graphique et œuvré à l'extérieur du milieu littéraire avant de devenir auteurs et illustrateurs. Comment Catherine Lepage et Guillaume Perreault en sont-ils venus à écrire pour les jeunes ?



Photo : Sandra Lachance

Guillaume Perreault : J'ai travaillé en agence pendant un petit bout de temps, j'aimais ça et j'intégrais au maximum l'illustration dans mes concepts. Je dessine depuis que je suis tout jeune, c'est un peu le même cliché que les autres. Je suis arrivé à l'illustration jeunesse parce que l'équipe de La courte échelle est venue me chercher en voyant mon portfolio d'illustrations. Dès lors, il y a eu un effet boule de neige : les maisons voient ton travail, aiment ça et te contactent. Je n'avais jamais pensé ou rêvé de faire de l'édition, de la littérature, de travailler dans le domaine du livre en fait. J'aimais la BD comme tout le monde, mais je n'étais pas un mordu plus qu'un autre. Le travail d'auteur est venu par la suite.

Catherine Lepage : J'ai connu ton travail avec *Cumulus*, avais-tu déjà fait plusieurs albums jeunesse à ce moment-là ?

G. P. : Oui, mais *Cumulus* [La pastèque, 2016] est mon premier à titre d'auteur. J'avais sorti ce titre en autopublication et le vendais

dans les petits marchés comme Puces pop, mais quand Renaud [Plante] est tombé dessus, il a adoré et a voulu le publier chez Mécanique générale. Depuis, je ne veux plus quitter ce domaine. J'aime beaucoup. Et toi, Catherine ?

C. L. : Même cliché ici ! Je dessinais beaucoup quand j'étais petite, je faisais de petits livres, mais contrairement à toi, je savais ce que je voulais faire. Je disais aux orienteurs que j'aimais dessiner, leur montrais les illustrations dans les manuels scolaires et leur expliquais que je voulais faire des livres pour enfants. Ils ne savaient pas quoi me dire. Je n'avais jamais entendu le mot « illustratrice ». Un orienteur m'a parlé de design graphique. Je suis donc entrée dans ce programme en ne sachant pas trop c'était quoi, et j'ai aimé ça, assez pour travailler plusieurs années dans ce domaine-là. Et ç'a été long, environ dix ans, avant que je revienne à l'illustration et que j'aie mes premières demandes.

G. P. : Et c'était quoi, tes premiers livres ?



C. L. : C'était des ouvrages chez Dominique et compagnie. *Lulu et la boîte à malice*, entre autres. Les gens voient mon travail maintenant et ne comprennent pas que c'est moi qui ai fait ça ! Aussi, *Pétunia, princesse des pets* [dont l'autrice est Dominique Demers] est mon plus gros vendeur. Ça a été le dernier livre que j'ai illustré pour d'autres. Maintenant, je fais mes propres projets, ou on ne vient plus me chercher.

G. P. : Il est vrai que quand on est étiqueté « illustrateur », on a plutôt l'air de quelqu'un qui remplit des commandes. Cependant, à la minute où on essaie d'écrire nos propres histoires, ou que l'on commence à se dire auteur ou écrivain, les maisons viennent moins vers nous. Ce n'est pas négatif, je trouve.

C. L. : L'écriture et l'illustration sont des choses très différentes. Surtout que j'illustre aussi pour les adultes. Pour moi, c'est plus ça l'accident de parcours : d'avoir découvert que j'étais « auteure ». Parce que je n'avais jamais eu l'idée d'écrire mes propres textes. Mais maintenant que je le fais, j'avoue que je préfère illustrer mes histoires. C'est plus simple, je sais déjà ce qui sera en images et ce qui sera en mots. Il n'y a pas d'erreur d'interprétation possible.

G. P. : J'avais du talent pour conter, inventer, raconter, imaginer des trucs. L'affaire, c'est que j'ai toujours été pourri en français quand j'étais au secondaire et au cégep. C'est la grammaire qui me tuait, les fautes d'orthographe. Mes compositions étaient bonnes, les histoires étaient intéressantes, structurées, mais quand dans ton premier paragraphe tu as déjà épuisé tout ton crédit de fautes... Avec 58 % en français, tu n'as jamais l'idée : « Tiens, je vais devenir écrivain ! »

C. L. : Alors que tout le contenu est là !

G. P. : J'ai réalisé que je peux raconter des choses bien meilleures que ceux qui obtenaient 90 % en français ! Ma découverte numéro 1 est : « WOW ! Je peux vivre de l'illustration. » Et mon illumination numéro 2 : « Je peux écrire aussi ! » Cette année, j'ai reçu des manuscrits auxquels j'ai dû dire non, car je travaille sur le tome 2 du *Facteur de l'espace*. Parmi ceux-ci, il y avait de vraiment beaux projets !

C. L. : On ne se rend pas compte, mais c'est long d'illustrer un album, un roman graphique... Les premiers tests de Pépito [*Le tragique destin de Pépito*, d'après un conte de Pierre Lapointe, Comme des géants, 2016] ont dormi longtemps. Quand je me suis décidée, avant de m'y plonger, j'ai ressorti des dessins que j'avais. Le style brut me parlait avec le conte de Pierre, ce style m'inspirait, je n'ai pas fait une recherche très étendue pour développer ce personnage. Le roman graphique, on s'entend, c'est assez récent. Avant il y avait la bande dessinée, l'illustration jeunesse, maintenant il y a une zone qui existe entre les deux, qui n'existait pas avant. J'ai l'impression qu'il y a encore quelque chose de péjoratif à dire « bande dessinée », mais « roman graphique » c'est mieux, serait-ce à cause du mot « roman » ?

G. P. : *Cumulus* est un peu un roman graphique. La distinction entre un roman graphique et une bande dessinée est très mince. Une BD, pour les gens, c'est Tintin, c'est Astérix, mais un roman graphique, je peux le lire à quarante ans, ça peut être sérieux. C'est donc juste le mot *fancy* ! Peu importe, en fait. Bob, mon facteur, est né d'un croquis. Je m'amusais dans mon calepin, je tentais de dessiner des astronautes les plus iconiques possible :

le corps en cloche, la combinaison... À un moment donné, j'ai mis une casquette à l'astronaute, je ne sais pas pourquoi, et je me suis dit, ah c'est drôle, on dirait un uniforme de travail ? Oui, c'est un facteur ! Pendant plusieurs semaines, je revenais toujours à cette page-là. Entre deux séances de dédicaces au Salon du livre de Montréal, je suis allé dans un café : un facteur dans l'espace, qu'est-ce que ça ferait ? J'ai pris mon crayon et j'ai su que j'avais de quoi. Je n'ai pas eu à penser à Bob, à élaborer le personnage, il est venu de lui-même.

C. L. : Il faut être attentif à de petits détails. *Marivière* [Comme des géants, 2017] est inspiré de ma fille. Elle devait avoir deux ans, on était chez une amie, Marie-Pierre, et ma fille était incapable de prononcer son nom, elle disait « Marivière » et je trouvais ça beau, très poétique. Je l'ai dessinée tout de suite dans mon calepin avec ses longs cheveux en rivière. Avant je travaillais plus avec mon calepin, mais je ne suis plus aussi assidue, même si ça aide dans le travail !

G. P. : Ça fait partie du cliché de l'artiste qui sort son calepin dans le café, le métro. Je vais dessiner les passants, ce que je vois. Mais je suis paresseux !

C. L. : C'est tellement encouragé à l'école. Je participe aussi à des conférences sur l'illustration et le message est : « Ayez toujours un *sketchbook* sur vous. » Je me sens tout le temps coupable, je me dis, faudrait que je le fasse, mais ce n'est pas moi. Le *sketchbook* est même devenu instagramable. Le *sketchbook* pour moi, c'est un chantier, ce n'est pas supposé être beau. Il y a quelque chose de faux là-dedans. S'ils sont tout le temps beaux, tes dessins, c'est parce que tu ne te mets pas en danger, et que tu n'essaies pas autre chose.

G. P. : Je suis tellement d'accord ! Il y a beaucoup d'artistes « instagram » qui proposent leur *sketchbook*, mais c'est un dessin digital appliqué à un journal, pour dire « j'ai fait ce dessin sur le bord de la plage ». On le voit très bien que c'est intégré, « photoshopé ». Il y a cette culture de la valorisation de l'artiste spontané, mais la réalité est autre. Dans mes carnets, on voit plutôt des bonhommes allumettes, à côté d'une liste d'épicerie et de PAYE TES TAXES GUILLAUME en rouge.

C. L. : On fait les mêmes choses ! Un carnet, souvent, ce n'est pas beau. Ce sont des recherches d'idées, pas tout le temps des dessins, je vais noter et dessiner très rapidement, juste assez pour pouvoir me relire. Ça ne ressemble à rien de ce que je peux voir sur les médias sociaux.

G. P. : Les médias sociaux sont un couteau à double tranchant dans notre milieu. Il faut se laisser le temps de créer, mais pour entrer dans la vague, il faut quand même donner du contenu de temps en temps. On n'a presque pas le choix de le faire...

C. L. : Moi, je remets toujours tout ça en question : qu'est-ce que ça donne ? Pourquoi ? Il y a certainement du monde pour qui ça marche, c'est un excellent moyen de publicité, mais jamais en regard de l'énergie investie.

G. P. : Ça prend une personnalité pour faire ça, et moi je ne suis pas très exubérant : « Heille les gars, aujourd'hui j'ai acheté un nouveau crayon ! » Il n'y a rien de mal à ça, mais j'aime pas faire ça. Je publie surtout des croquis de mes trucs. De vrais croquis ! ♦

Retrouver ses enfances

Si l'on veut faire lire les jeunes et les adolescents, il faut leur offrir des voix sincères et des ouvrages de qualité, défendent l'auteur Simon Boulerice et l'éditeur Maxime Mongeon.

Annabelle Moreau : Comment êtes-vous arrivés à écrire et éditer de la littérature jeunesse ?

Simon Boulerice : J'ai interrompu mes études universitaires pour aller étudier en théâtre. À l'époque, j'avais le désir étrange d'être entouré de comédiens – que je trouvais drôles et captivants –, beaucoup plus que l'envie de devenir comédien moi-même. Mais au bout de quatre ans en interprétation théâtrale, je me sentais à ma place sur scène, même si mes premières amours ont toujours été l'écriture. À ma sortie de l'école, ayant un jeu et une allure spécialement juvéniles, j'ai auditionné pour jouer un enfant de neuf ans dans une pièce jeune public. J'ai décroché le rôle, mais j'étais absolument tétanisé à l'idée de faire des rencontres et des discussions avec ce public après les représentations. Je ne côtoyais alors aucun enfant, et j'ignorais comment m'adresser à eux. J'ai donc eu le réflexe de leur parler comme je parle à tout le monde. Je ne me suis pas vraiment ajusté ; mon humour, mon débit, mon maniérisme, tout a été fidèle à ce que je suis.

Et j'ai réalisé que ça circulait entre ce public et moi. Surtout parce que j'étais absolument moi-même. Ayant trouvé les enfants généralement vifs, ouverts et allumés, j'ai eu le désir d'écrire pour eux. Mais je dois préciser que j'avais une prédisposition : j'ai toujours eu l'enfance et l'adolescence à fleur de peau. Ma jeunesse est tout près. C'est facile pour moi de retrouver mes enfances. Au pluriel, oui. Car elles sont multiples et changeantes, comme nous tous sans doute.

Maxime Mongeon : Au début, j'ai publié des romans pour adultes chez Leméac. J'avais été professeur de français au secondaire et directeur d'école. Jean Barbe occupait les fonctions de directeur de l'édition chez Leméac et il m'avait demandé mon avis sur un manuscrit de Jean-François Sénéchal. De fil en aiguille, il m'a demandé de démarrer une collection jeunesse. On s'est réunis pour tracer une ligne éditoriale, mais... on s'est vite entendus pour dire qu'il n'y en aurait pas et que je publierais simplement les textes dont l'écriture nous laissait croire qu'on était en présence d'un écrivain ou



d'une écrivaine. Que ce soit un roman d'aventures ou intimiste, une plaquette ou une brique, etc.

A. M. : Comment écrit-on aux jeunes ? En quoi est-ce différent d'écrire et d'éditer pour les adultes ?

S. B. : Mon seul mot d'ordre, lorsque j'écris, c'est la sincérité. Même dans l'invention la plus totale, la sincérité est de mise. Alors quand une idée d'histoire s'impose à moi, je veille à être mon propre baromètre, en ce qui a trait à mes personnages qui se dessinent peu à peu. Est-ce qu'à sept, dix, quatorze ou dix-sept ans, je voyais la vie ainsi ? Est-ce que je concevais ça ? Est-ce que je ressentais ça ? Et tant mieux si ce n'est pas glorieux. La seule chose qui me guide, c'est ma sincérité, et mon empathie, qui me lie au personnage que je bâtis. Par conséquent, non, il y a peu de différences, voire pas du tout. Je m'ajuste non pas à mon lectorat, mais bien à mon personnage, lui qui me tend la main – ou me la tire – dans ce projet inédit.

M. M. : Je ne suis pas de ceux qui suggèrent aux écrivain-es de s'adapter aux jeunes, que ce soit au point de vue de la langue ou du contenu. Les jeunes ont cette sensibilité, comme les adultes, qui les rend capables d'apprécier une voix lorsqu'ils en rencontrent une. En ce qui me concerne, en tant qu'éditeur, je suis là pour exercer ma subjectivité. Et je vous avoue que c'est pratiquement sur ce seul critère que je retiens un texte. Suis-je en présence d'une voix, d'une écriture ? Si oui, le travail commence.

A. M. : Pourquoi ne fait-on pas lire des romans « adultes » aux enfants et aux adolescents, quelle est la nécessité d'une « littérature jeunesse » ?

S. B. : Je ne serai jamais contre le fait que des ados lisent des romans adultes. Bien au contraire. Cependant, il serait illusoire de croire que tous les ados se tournent naturellement vers ce type de littérature, dans lequel les enjeux ne les concernent pas toujours. Les lectrices et lecteurs adolescents ont besoin d'identification, et se transposer dans un personnage qui a sensiblement leur âge – ou un peu plus –, ou qui vit des bouleversements susceptibles de résonner en eux, c'est un atout pour les captiver tout particulièrement.

M. M. : Tout d'abord, on fait lire des romans adultes aux ados. C'est parfait ainsi. La littérature jeunesse plus spécialement destinée aux ados se distingue essentiellement par le fait qu'elle met en scène des personnages d'adolescents. Je constate d'ailleurs que plusieurs romans de la collection jeunesse de Leméac sont lus par des adultes, car l'écriture est au rendez-vous, et qu'en tant qu'adultes nous aimons lire des romans qui évoquent toutes les périodes de notre vie, que ce soit l'enfance, l'adolescence...

S. B. : Dominique Demers a cette très belle image : aller cueillir l'enfant lecteur, puis l'ado lecteur. Donc se mettre à sa hauteur. Ça me plaît. Mais en même temps, j'aime me dire que le jeune lecteur a la liberté totale de lire ce qui l'intéresse ; il peut tendre le bras vers les livres hors d'atteinte dès qu'il le désire. Il ne faut pas protéger un ado dans ses lectures. Car protéger, c'est censurer. Laissons-le découvrir les livres qu'il veut, mais mettons à sa disposition des livres capables de cerner les troubles qu'il vit. Je précise par contre ici : un livre jeunesse n'est pas qu'un livre de transition, avant le livre adulte. C'est de la littérature à part entière, du moment que c'est une œuvre conçue avec rigueur et sensibilité, et avec ce petit supplément d'âme.

M. M. : Ce qui me plaît avec cette littérature spécialisée, c'est qu'elle est organisée. Il existe un réseau pour la littérature jeunesse avec des maisons d'édition, des collections, des critiques spécialisés, des activités dans les bibliothèques municipales et scolaires, etc. Ainsi, cette littérature jeunesse s'assure d'offrir aux ados des textes susceptibles de les toucher. Elle facilite la vie aux parents et aux enseignant-es qui désirent favoriser la lecture chez les jeunes. La force de la littérature jeunesse est son accessibilité, et ce, autant grâce aux livres édités que grâce aux rencontres d'écrivain-es qui sont organisées dans les bibliothèques et les écoles.

A. M. : Qu'y a-t-il de « littéraire » dans la littérature jeunesse ?

S. B. : Est-ce que la valeur esthétique des livres jeunesse peut avoir la même force d'impact que celle de la littérature pour adultes ? Je suis convaincu que oui. Il est possible de faire de l'orfèvrerie à partir de n'importe quels thèmes : suffit d'y mettre de l'attention, de la finition, de l'inspiration. Ce qui est littéraire pour moi, c'est le peaufinage de la langue, sa cohérence comme ses trouvailles. Écrire pour la jeunesse, en rien, n'empêche cela. La porte est grande ouverte pour les métaphores, pour les images fulgurantes, pour un certain lyrisme aussi. Des ados peuvent y être allergiques, alors que d'autres y sont fort sensibles. Le pari que je fais quand j'écris pour ce lectorat-là, c'est d'être sincère, comme je disais plus haut. Et ma sincérité m'amène à vouloir élever une écriture anecdotique, à magnifier la typique écriture de journal intime.

M. M. : L'écriture !

A. M. : Peut-on parler de tout ? Comment le faire ?

S. B. : À mon avis, oui, on peut parler de tout, même qu'on *doit* parler de tout. Je vais être gossant avec ça, mais la seule méthode possible, c'est la sincérité. Les personnages adolescents fournissent des armes magnifiques aux auteurs : ils sont en pleine construction, en pleine quête identitaire, en pleine mutation. Le désir s'installe souvent en eux, bouleverse leur quiétude. Leurs émois sont réels. Il y a de l'absolu, de la dérision, et du tragique dans cet âge ingrat capable de grâce. Dans *Jeanne Moreau a le sourire à l'envers* (2013), j'ai décrit les masturbations – écologiques ! – de mon antihéros sans aucune gêne, en montrant en filigrane l'anorexie de son grand frère ; dans *L'enfant mascara* (2016), j'ai braqué un projecteur sur les désirs multiples – dont sexuels – d'une ado trans assassinée le jour de la Saint-Valentin en 2007 ; dans *Je t'aime beaucoup cependant* (2018), j'ai exposé le vertige d'une rupture amoureuse, pourtant moins violente que la peine d'amitié que ma narratrice vit simultanément. Tous les thèmes sont possibles, mais ils exigent tous du doigté, du respect et... gosh que je m'excuse... de la sincérité.

M. M. : Absolument. L'écriture obéit à sa propre logique et la vigilance de l'auteur et de l'éditeur est peut-être de ne pas contrevvenir à cette logique. Ainsi, il m'est arrivé, avec Simon, de considérer un de ses manuscrits comme étant, au bout du compte, un roman qui se destinait mieux aux adultes. C'est le cas de *Javotte* et de *Le premier qui rira* que nous avons publiés dans la collection blanche, dite pour adultes. En cours d'écriture, nous ne savions pas si le texte serait pour ados ou pour adultes. Bien sûr, les ados ont pu lire ces deux romans-là comme ils lisent d'autres romans pour adultes. Cela dit, il y a dans un texte adulte ou jeunesse une maturité qui relève de l'expérience. À la lecture, l'éditeur est capable de juger de sa résonance auprès des jeunes. ♦

Le laboratoire vivant des enfants

Leurs premiers textes n'étaient pas destinés à la jeunesse. Pour elle, des nouvelles, des romans, un hommage à son amie Nelly Arcan. Pour lui, bien sûr des chansons et des poèmes, mais aussi un récit, puis des romans. Alors, qu'est-ce qui a provoqué leur piqûre pour la littérature jeunesse ?

Biz : L'écriture de *La chute de Sparte* peut se comparer avec ce que je vivais avec Loco Locass : je n'avais pas l'impression de faire de la musique pour les jeunes. C'est mon éditeur qui m'a suggéré cette étiquette, car ce serait plus facile dans les écoles, pour que le livre y ait accès. Je n'écrivais pas pour les jeunes avec des « hey », « yo les jeunes », « style genre », j'avais une vraie exigence stylistique. J'écrivais plutôt à propos des jeunes, car pour moi, l'adolescence est un sujet tragique et la tragédie fait de bons livres en général. C'est presque un hasard alors, puisque c'est l'éditeur qui a dit : on va mettre l'emballage « jeunesse » sur *La chute de Sparte* et ça adonne effectivement que ça marche bien et qu'il est lu dans les écoles. Pour moi, ce n'est pas du tout une dévaluation d'écrire du « jeunesse », au contraire.

Claudia Larochelle : Ce n'est pas aussi simple que certains peuvent le penser d'écrire pour la jeunesse. Pour moi, il y a un défi supplémentaire par rapport à l'écriture pour adultes. Dans tous les aspects, tant dans l'écriture que dans le propos ou dans le ton : tous les mots sont réfléchis, pesés, soupesés...

Biz : Et les répétitions font partie du style aussi, il faut se mettre à la hauteur de l'enfant. Quand papa est en tabarnak, comment tu fais passer ça ? Pour les adultes, tu mets simplement des dialogues : « Tabarnak de câliss d'ostie ! » Mais dans un album jeunesse : « Papa dit des mots d'église. » Et les enfants comprennent.

C. L. : Écrire pour les jeunes, c'est retourner à son cœur d'enfant. Je pense qu'on l'a camouflé, étouffé, mais il est là. Je sais que la petite fille que j'étais est encore là. Il me faut retrouver celle que j'ai abandonnée en cours de route et que j'ai remplacée par un trop-plein de cynisme. Dans la vie, je suis cynique et je dois casser cela. Je transforme donc ce cynisme en une forme d'humour qui est parfois un peu noire – mes éditeurs me calment là-dessus. Je n'aime pas l'humour trop évident, rose bonbon ou infantilisant, ça ne me ressemble pas. Ce retour à mon enfant intérieure, mais surtout le fait d'avoir des enfants, de devenir parent, m'a menée à l'écriture jeunesse.

Biz : Moi oui, même affaire, je n'aurais jamais écrit des livres jeunesse si je n'avais pas eu d'enfants. Et je me demande même s'il y a des auteurs jeunesse qui n'ont pas d'enfants. [Rires]

C. L. : La parentalité est un laboratoire d'observation quotidien. Mes petits deviennent un laboratoire. Je les regarde aller et je m'en inspire pour écrire. Avant d'être mère, les enfants, j'aimais ça moyen. [Rires] J'en voulais par contre, je savais que je voulais vivre cette expérience-là. Et je ne regrette tellement pas, je les aime c'est fou, même avec leurs microbes de garderie...

Biz : Quand mes enfants sont nés, je faisais du rap à temps plein et pour moi, la parentalité était incompatible avec l'art. À mes yeux, les grands artistes n'ont pas d'enfants ou sont de très mauvais

parents. Je pense aux signataires du Refus global, entre autres. Je me disais : « Si j'ai des enfants, je veux être un bon père. » J'ai longtemps pensé que ça allait être un frein, mais ç'a seulement déplacé mon horaire : du soir et de la nuit, je suis passé non pas du matin, je ne serai jamais quelqu'un du matin, mais à l'après-midi, quelqu'un d'après-midi. Quand mes enfants sont à l'école, c'est là que je bosse. Mais sinon, d'un point de vue strictement pratique, comme il fallait que je les nourrisse mes enfants, ça m'a forcé à travailler.

C. L. : Avoir des enfants ouvre une porte sur la création, une porte dont on ignorait même l'existence. J'ai croisé Guillaume Vigneault peu de temps après la naissance de ma fille, et il m'a dit : « Pis, tu es devenue maman ? Avoue que c'est comme si on t'avait greffé un nouveau cœur ! » J'ai trouvé ça très beau. Désormais, j'ai beaucoup de cœurs, ça aussi ça casse mon cynisme.

Biz : Quand ton enfant de quatre ans te dit : « Quand on est mort est-ce que c'est pour toute la vie ? », tu réfléchis. Alice, ma fille, c'est elle dans *Flavie* (Duchesne et du rêve, 2018), ses répliques, ses affaires, sa vie, sa vision, ses histoires. Je n'aurais jamais pu écrire ça et contrairement à toi, Claudia, j'ai un lourd passé de moniteur de camp de vacances. J'adorais les enfants. Même quand j'écris pour les adultes, mes enfants m'inspirent. Ils ont énormément de réflexions philosophiques : les enfants sont de grands philosophes. Ils nous sortent du cynisme. Comme toi Claudia, ma pente naturelle est cynique, le courant de ma rivière coule toujours vers le cynisme, mes enfants me permettent d'être à contre-courant, et même de remonter le courant.

C. L. : Et tous leurs mots d'enfants, leurs expressions : « Maman, as-tu vu l'étoile d'araignée ? » Ma fille me fait voir des affaires quand moi, je n'ai plus le temps de regarder la vie et ce que je pourrais en tirer d'essentiel.

Biz : C'est extraordinaire, ce qu'ils peuvent nous dire. Une fois, en détachant mon enfant du siège d'auto : « Papa, est-ce que tu peux me déballer ? » Ben oui, tu es mon cadeau. Ou on passe devant une église : « Papa, c'est le château de Jésus ? » C'est ce qui est extraordinaire, une vision d'enfant, ça te synthétise le monde sans aucun filtre. Il y a une vérité. Ce sont des révélateurs à qui la lecture permet d'apprendre sur le monde.

C. L. : Moi je suis chanceuse pour ça. Mes deux enfants, c'est sûr qu'ils sont très petits, cinq ans et deux ans, n'ont pas encore été « contaminés » par le monde extérieur et ont toujours le nez dans un livre. Pour l'instant...

Biz : Mon garçon de douze ans ne lit pas. Je suis un cordonnier mal chaussé. Pourtant, on l'a toujours mis en contact avec des livres, on lui a fait lire des histoires, des bandes dessinées. Mais son mode d'appréhension du monde, c'est YouTube. C'est son réflexe.



Photo: Sandra Lachance

«Ce n'est pas possible que tous les livres jeunesse qu'on achète au Québec ne servent qu'à équilibrer des pattes de tables.»

BIZ

Son cerveau est formaté. Il est bon à l'école, il lit pour ses devoirs, mais le plaisir de la lecture n'est absolument pas là. Par contre, ma fille lit davantage et me demandait depuis longtemps un livre pour son âge. J'écrivais pour les adultes et elle voyait le processus. Papa écrit, papa reçoit sa boîte de livres. Je lui ai donc fait lire la nouvelle *Le banc des joueurs*, qui m'avait été inspirée par une aventure qui lui était arrivée. Dans la cour de son école, il y a un petit banc qui s'appelle le «banc des joueurs». Quand tu n'as pas d'amis, tu vas t'asseoir là pis les autres viennent te chercher pour jouer avec toi. Sauf que ça te stigmatise comme quelqu'un de rejeté. Je ne suis pas sûr que c'est une bonne idée. Pis là elle m'a dit un jour : «Papa, j'ai passé la récréation toute seule en hiver parce que les amis ont oublié le règlement du banc des joueurs.» Ça, c'est ce qui m'a affecté le plus. Si elle a de la misère à conjuguer, je peux l'aider, si elle a de la misère à mettre ses bottes, je peux l'aider, mais si elle a de la misère à se faire des amis à l'école, je ne peux pas l'aider. À partir de là, je me suis rapproché d'elle, et le soir, quand je lui demande si ç'a bien été aujourd'hui et que je gratte un peu, il en sort des affaires. Je lui ai dit : «On pourrait faire d'autres histoires de Flavie.» Les deux on avait des idées, je savais qu'elle avait des dessins, mais avant d'arriver à un livre complet, il a fallu la motiver. Elle a travaillé tout l'été là-dessus très fort.

C. L. : Mener un projet comme ça n'est pas simple. Il y en a qui font de la littérature jeunesse pour les bonnes raisons, avec une sincérité que les enfants perçoivent, d'autres pour les mauvaises. Ces derniers se font prendre dans le détour, parce que ce n'est pas

vrai que c'est payant, que c'est accessible à tout le monde et que ça relance une carrière de chanteur, de comédien, etc. Écrire est une profession à part entière, pas une clé pour accéder facilement à de la visibilité ou à une certaine popularité. Ça me fait penser à ces personnalités qui publient leurs mémoires, leur autobiographie pour se remettre sur la carte. Mais autrement, notre littérature jeunesse est foisonnante, avec des êtres talentueux dont j'admire beaucoup le talent et dont j'apprends.

Biz : Paradoxalement, on est un peuple dont la moitié des gens sont des analphabètes fonctionnels... Jean Barbe ne croit pas que la littérature jeunesse forme des lecteurs et le démontre par A + B, puisqu'à l'âge adulte ils ne lisent plus et vont sur internet.

C. L. : Oui, je lui ai dit que je n'étais pas de cet avis, car pour moi, la littérature jeunesse permet de créer l'étincelle, de les orienter plus tard vers d'autres titres, ceux qui les conquerront pour toujours, qui feront d'eux de passionnés lecteurs. Les romans de La courte échelle m'ont appris à aimer la fiction, à reconnaître ce que j'aimais y retrouver dont l'effet d'exil que je retrouve aujourd'hui chez mes autrices préférées.

Biz : La lecture est le lieu de tous les possibles, de toutes les permissions. J'ai hâte de voir les statistiques dans dix ans. Ce n'est pas possible que tous les livres jeunesse qu'on achète au Québec ne servent qu'à équilibrer des pattes de tables. Ils doivent être lus! ♦

Les enfants de La courte échelle ont des enfants

Marie-Michèle Giguère s'est entretenue avec l'écrivain et l'éditeur Bertrand Gauthier, fondateur en 1978 de La courte échelle.

Marie-Michèle Giguère : J'ai trente-quatre ans. J'ai grandi avec La courte échelle. Je connais encore par cœur les deux premières pages de *Valentine Picotée*, de Dominique Demers. J'ai lu des dizaines de vos livres, j'ai racheté certains d'entre eux – la série des *Ani Croche* par exemple – à mes enfants. Parce que mon enfance – et le début de mon adolescence, avec les polars pour ados de Chrystine Brouillette par exemple – a vraiment été marquée par La courte échelle. Des lecteurs comme moi, il doit y en avoir des tonnes au Québec. De quel œil est-ce que vous nous regardez ?

Bertrand Gauthier : Je vous regarde de mes deux yeux ébaubis. Quel beau mot qui, avec le temps, a été remplacé par « ébahis » ! Dommage, il me semble qu'être ébaubi a plus de résonance qu'être ébahi. Trêve de nostalgie ! Je fais beaucoup de tournées dans les écoles partout au Québec et suis à même de constater l'impact de La courte échelle auprès de plusieurs générations de jeunes. Bien avant le phénomène *Harry Potter*, les jeunes pouvaient s'identifier aux personnages créés par les écrivaines publiant à La courte échelle. Des personnages adaptés aux réalités à la fois québécoises et contemporaines, ce qui tranchait avec la production d'alors, qui avait tendance à répéter les mêmes recettes et les mêmes stéréotypes plus que centenaires. J'avais aussi le désir que les livres se rendent jusqu'aux lectrices et je prenais les moyens pour y arriver. Personnellement, je connais tout le travail et l'énergie que ça demande d'écrire un livre. Une fois imprimé, il faut lui donner la chance de vivre si l'on veut que l'écrivaine puisse continuer à écrire d'autres histoires qui vont continuer de nous « ébaudir ». (*Veuillez noter que l'utilisation de la forme féminine dans ce texte n'est en aucune façon discriminatoire, elle vise plutôt à rendre la lecture plus fluide.*)

M.-M. G. : C'est intéressant que vous expliquiez que l'offre en littérature jeunesse répétait des stéréotypes et des recettes anciennes, car chez moi, la très grande majorité des contes classiques ne passent pas la porte. Au contraire, j'aime la liberté que se donnent les auteurs contemporains, j'aime toutes les possibilités qui y naissent, j'aime l'imaginaire qui se crée à partir de leur lecture. Et vous ? Qu'est-ce que vous aimez des livres pour enfants ? Et comment décide-t-on un jour qu'on se consacrera à cette littérature ?

B. G. : Dans un album pour enfants, on ne peut pas se permettre un mot de trop. En plus, l'illustration ne doit pas répéter le texte mais le faire avancer. Il m'est arrivé plusieurs fois de couper du texte en voyant les illustrations, car le dialogue image-texte devenait redondant. J'écris des albums qui, je l'espère, restent à la portée des enfants, ce qui ne veut pas dire que je les infantilise pour autant. Je me suis longtemps battu pour que l'on cesse d'utiliser l'expression « livres pour enfants » et qu'on la remplace par « littérature

jeunesse ». Mais il ne faut pas oublier que les jeunes enfants sont en cours d'apprentissage de la lecture. Dans mes animations scolaires, j'explique aux jeunes que la langue est un instrument au même titre qu'un instrument de musique qu'il faut apprendre à maîtriser. J'accorde beaucoup d'importance à la musicalité des mots, à la fluidité de l'ensemble d'un texte, autant pour l'album que pour le roman. C'est vrai qu'on jouit d'une grande liberté quand on écrit pour les jeunes, l'imaginaire peut s'en donner à cœur joie. On peut réinventer le monde et le modeler comme on voudrait qu'il soit. Oser l'imaginaire tout en conservant la cohérence de l'ensemble, c'est le défi à relever. Je me suis intéressé à la littérature jeunesse par accident. Normal, car quand j'étais jeune, il en existait bien peu hors des classiques convenus. Au fil du temps, c'est devenu une passion, une passion qui ne s'est d'ailleurs jamais démentie. Je continue à écrire, à chercher à apprivoiser les mots, à créer de nouvelles alliances entre eux, à les sortir de leurs moules habituels. Et au moins « cent fois sur le métier, je remets mon ouvrage ».

M.-M. G. : Je serais curieuse de connaître le portrait que vous faites de la littérature jeunesse d'aujourd'hui. Pendant longtemps, La courte échelle a été LE joueur principal au Québec, mais depuis quelques années, on voit de petites maisons d'édition faire leur place, des illustrateurs et illustratrices d'ici qui se font remarquer partout dans le monde, une offre vraiment très diversifiée. Est-ce que c'est la maturité d'une création locale qui a maintenant quarante ans ?

B. G. : Je me doutais bien que vous me poseriez cette question, elle est incontournable. La courte échelle a été une pionnière. Et quarante ans plus tard – c'est l'âge de la maison d'édition –, on peut affirmer que notre production jeunesse a atteint une grande diversité et une maturité incontestables. En 1978, il se publiait vingt livres jeunesse par année, maintenant on parle de quelque huit cents titres par an. Dans tous les domaines artistiques, le talent fleurit et la littérature jeunesse n'échappe pas à cette prolifération de productions de grande qualité. Les créatrices ont de l'originalité et du souffle, les sujets autrefois tabous sont abordés de front, les éditrices démontrent un professionnalisme indéniable. Bref, tout s'épanouit au point de vue de la production. Mais le maillon faible de cette abondance de qualité est la difficulté de la diffuser comme elle le mériterait, autant au plan international que national. Quand les œuvres sont pertinentes et de haute qualité, elles doivent avoir la chance de se rendre jusqu'à leurs destinataires. Malheureusement, c'est une tâche de plus en plus ardue. Nous sommes tous emprisonnés dans une société où tout se consomme rapidement et, par le fait même, superficiellement. Et la lecture d'œuvres originales et mûries est enrichissante mais exigeante. Selon moi, la diffusion sera le grand défi des prochaines années. Si on ne parvient pas à trouver des solutions inventives, le risque est

grand que les ouvrages n'arrivent plus à s'envoler comme ils le font présentement. Il faudrait parvenir à assurer une diffusion à la hauteur de la qualité de la production. Défi de taille qui attend les éditeurs, les diffuseurs et les libraires, dont la survie dépend de la continuation de cette production de qualité. Et des lectrices, petites et grandes, qui devront sacrifier quelques heures de médias sociaux pour se pencher sur le foisonnement d'œuvres qui leur sont proposées.

M.-M. G. : Je serais bien curieuse de vous faire parler sur ce sujet qui est à la fois simple et compliqué : comment faire lire les enfants ? J'ai toujours pensé que les experts qui nous expliquaient qu'il suffisait de leur lire des histoires dès le plus jeune âge, d'être un exemple en lisant aussi, de les laisser lire ce qu'ils veulent, avaient sûrement raison. Puis, je me suis retrouvée avec trois enfants à la maison, deux passionnés de lecture : l'aînée et le petit dernier. Puis au milieu, une enfant pour qui c'est moins évident. Qui m'a déjà dit – et ça m'a fait de la peine qu'elle puisse avoir l'impression de nous décevoir alors qu'il n'en est rien : « Je sais que vous aimeriez ça que j'aime ça, mais j'aime pas tant ça, lire. » Une enfant à qui j'ai eu du mal parfois à cacher une bribe de déception quand elle choisissait toujours des bandes dessinées... J'ai l'impression qu'on a fait avec elle les mêmes choses qu'avec les autres, mais que la flamme n'est

pas née, du moins, pas encore. Bref, donner le goût de la lecture aux enfants, vous devez y avoir réfléchi souvent, non ?

B. G. : Je n'ai jamais trouvé ça tragique qu'une enfant ne lise que des bandes dessinées. Et puis, certaines lectrices sont précoces, d'autres découvrent plus tard ce plaisir. Ce qui donne le goût de la lecture, c'est un coup de cœur pour un livre, un livre qui nous marque et qui enclenche le plaisir de continuer à lire d'autres ouvrages. À partir du moment où la lecture n'est pas un devoir à accomplir à tout prix, mais un plaisir auquel on veut souvent revenir, la bataille est gagnée. Avec certains enfants, la bataille est gagnée d'avance. Avec d'autres, c'est plus long et plus compliqué. C'est sûr que si les parents aiment lire et le font, ça peut créer un effet d'entraînement pour les enfants. Mais ce n'est malheureusement pas toujours gage de succès. Depuis plus de vingt ans, je fais beaucoup de tournées dans les écoles. Si elles ont aimé sa présentation, le fait de rencontrer une écrivaine peut provoquer chez les jeunes cette étincelle de curiosité qui va les amener à lire ce qu'elle a écrit. Il y a plusieurs avenues possibles pour se rendre jusqu'au plaisir de lire et ceux et celles qui s'y rendent ne le regretteront jamais. ♦

« En 1978, il se publiait vingt livres jeunesse par année, maintenant on parle de quelque huit cents titres par an. »

BERTRAND GAUTHIER



L'éternelle jeunesse

Yvon Paré



J'ai ouvert l'œil à une époque où il n'y avait pas de télévision, de téléphones intelligents, de Facebook ni d'internet. Même pas de littérature jeunesse. C'était dans un temps lointain, par un matin de février plein de bancs de neige et de glaçons, autant dire au milieu d'une page toute neuve. J'étais le neuvième de la tribu. Ma mère m'a raconté. Ma mère disait tout, même ce qui ne devait pas être dit, même ce que nous ne voulions pas entendre. Tous les secrets avoués et inavouables, elle les répétait.

Je l'ai raconté dans *Souffleur de mots* (Trois-Pistoles, 2002). Vous le savez, un écrivain passe sa vie à se répéter. Ma mère aurait dit : radoter. Un écrivain revient toujours dans les mêmes traces, changeant les mots et les déguisements. Je parle de mon strabisme, mon œil croche, le gauche. J'étais un enfant coq-l'œil, timide, effarouché, peu certain des chemins qui vont se perdre de l'autre côté des montagnes. Je ne voyais pas le monde comme mes cousines et cousins, j'en étais convaincu.

En lisant un journal, ce devait être *Le Soleil*, j'ai appris qu'on pouvait dresser un œil récalcitrant. Le dompter comme un cheval, le mettre à sa main, le faire regarder droit avec certains exercices. Une sorte de jogging du regard. J'ai pensé tout de suite à la lecture. C'était tout naturel. Je savais presque lire avant de faire mon entrée à l'école. Ma sœur rêvait de devenir « maîtresse ». Je fus son unique élève à quatre ans.

Le premier livre de ma vie ? *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville. Les écrivains avaient de drôles de noms, alors. Un gros roman d'aventures, avec tout plein de rebondissements, de pirates et de méchants. Ça hypnotisait toute la classe, même ceux qui ne savaient pas lire. On l'explorait à voix haute, comme au temps de monsieur Aristote. À l'époque, tout le monde lisait à voix haute dans les bibliothèques sauf monsieur Aristote, un marginal. La belle cacophonie. Comme pendant les débats des chefs, à la dernière campagne électorale.

J'ai commencé à m'entraîner, pour faire travailler mon œil. Je voulais avoir les deux yeux à la bonne place. J'ai lu tout ce qui pouvait se lire. Les quinze volumes de *l'Encyclopédie Grolier* que j'empruntais, tome après tome, chez notre voisin, monsieur Poirier. J'ai découvert alors les contes des frères Grimm, les frissons et le plaisir de la peur. *Pays et Merveilles* aussi. Et même la Bible. J'en ai trouvé un exemplaire dans le camp d'un ami de mon père, dans une forêt d'épinettes noires. C'est vrai, je le jure.

Je suis devenu le dévoreur, celui que ma mère trouvait ennuyant comme les litanies un jour gris de la Semaine sainte. Après, j'ai lu tous les exemplaires de la belle collection « Nénuphar » de Fides. *Les engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers, *La minuit* de Félix-Antoine Savard, *Trente arpents* de Ringuet, *Le Petit Prince*, madame Guèvremont et *Marie-Didace*... J'ai lu toute la bibliothèque de l'école. Une centaine de livres. Tout ce que je trouvais pour dresser mon œil farouche, le faire regarder droit, être enfin comme les autres.

Il y a eu Edgar Allan Poe et ses histoires fantastiques. Et *Le dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper. Je l'ai lu trois ou quatre fois ce

roman sans reprendre mon souffle. Le timide, le craintif et l'inquiet a décidé alors d'empoigner ses anxiétés en s'aventurant sur une scène. Le théâtre me poussait hors de moi. J'ai appris les répliques de Molière. « Je » était un autre sur une scène. Je devenais Sganarelle et Clitandre, voulais être Godot, Pozzo et Lucky. Parler, parler pour voir et entendre. Devenir un personnage au regard franc, parfait.

La migration à Montréal m'a permis la plus formidable des aventures de lecture. Tous les livres étaient là. Et comme je tremblais dans la ville, marchais tout de travers sur les trottoirs, n'osais presque pas sortir dans cette jungle humaine, je lisais, du matin au soir et souvent d'un bord de la nuit à l'autre. Je lisais et écrivais un peu. J'écrivais et lisais d'un seul œil. Le gauche, le récalcitrant, l'indompté, l'insoumis, le cabochon.

J'ai découvert la lecture de fond avec *Les misérables* de monsieur Hugo. Je voulais tout lire : Victor Hugo, Honoré de Balzac, Émile Zola, Cervantès et Homère. Ce fut le ravissement avec Fiodor Dostoïevski, Léon Tolstoï, Nicolaï Gogol et *Les âmes mortes*, Knut Hamsun et Hermann Hesse. Et ensuite Henri Bosco et Jean Giono. Et j'ai fait une grande place à William Faulkner et Boris Vian, après un arrêt chez Yves Thériault, avant de rendre visite à Swann.

Comment oublier John Steinbeck et *Les raisins de la colère* ? Le miracle s'est produit dans ce roman, vers la page 140. Mon œil gauche s'est tenu droit, parfaitement parallèle à celui de droite. Comme un téméraire qui patine sur un fil de fer à des hauteurs vertigineuses. Monsieur Steinbeck m'a guéri, avec l'aide de tous les autres écrivains, bien sûr. J'étais un miraculé. Je naissais de tous les livres, pouvais respirer dans une vie d'écrivain et jongler avec tous les mots.

Je ne pouvais plus me priver de lecture. Ma faim était grande, insatiable. Je pouvais me moquer du temps et vivre une éternelle jeunesse en lisant. J'étais peut-être né très vieux, avant la littérature jeunesse, mais la lecture m'avait gardé à l'aube de l'adolescence. Comme si j'étais demeuré à l'écart pendant des années. Comme si le temps m'avait oublié avec Marie-Claire Blais, Jacques Ferron, Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Poulin et Louis-Ferdinand Céline.

Beaucoup plus tard, après avoir escaladé des montagnes de livres, je serai peut-être devenu un tout petit garçon tout plissé, courbé sous le poids des mots, perdu entre les lignes. Un fantôme dans un CHLSD ou une autre maison d'attente et de patience. Je raconterai ma découverte d'Anaïs Nin aux préposés aux bénéficiaires, mes épiphanies avec Marguerite Duras, Pat Conroy, Günter Grass et Gaétan Soucy. Je brandirai un roman de García Marquez devant la mort, pour la distraire, pour qu'elle me laisse le temps de finir mon chapitre, de relire le *James Joyce* de Victor-Lévy Beaulieu, tous les carnets de Robert Lalonde. La mort n'en est pas à une page près. Vous le savez ! Et puisqu'il faut mourir un jour ou l'autre, je voudrais être abandonné dans une bibliothèque, dans la rangée des livres peu fréquentés, au carrefour de la poésie et de l'essai. Alors, je pourrai me gaver de tous les mots pendant un grand bout d'éternité et peut-être encore un peu plus longtemps. ♦

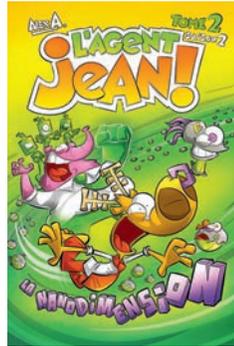
Les suggestions du Festival BD de Montréal

Virginie Mont-Reynaud et Martin Morin

Espionnage

Difficile pour le FBDM de ne pas inclure la TRÈS populaire série d'Alex A. dans cette liste, vu l'aura de rock star du jeune auteur lorsqu'il se présente en séance de dédicaces. Ici, les récits humoristiques d'espionnage mettent en scène agents, vilains, inventions et références à des séries de dessins animés et à des jeux vidéo qui sauront rejoindre un public friand de clins d'œil amusants et de situations totalement loufoques. Saurez-vous résister au pouvoir charmeur de l'agence ? La série s'adresse aux 10 ans et plus.

Alex A.
L'agent Jean
Tomes 1 à 12
Montréal, Presses Aventure
2011 à 2018, 12,95 \$



Mystère et globes oculaires !

Paris, XIX^e siècle. Alors que le spiritisme atteint des sommets de popularité, Kathy Wuthering, la médium la plus en vue disparaît, ne laissant derrière elle que deux globes oculaires sanguinolents. Heureusement, un duo improbable se lance dans l'enquête et ne s'arrêtera pas avant d'avoir tout découvert. Gloris et Lamontagne nous entraînent dans une aventure pleine de mystère, d'esprits et de bizarreries. Le tout saupoudré juste ce qu'il faut d'ambiance *steampunk*. S'adressant aux 15 ans et plus, c'est une série parfaite pour les fans de Sherlock Holmes et d'Arsène Lupin.

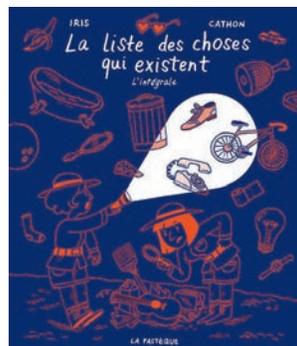
Jacques Lamontagne
et Thierry Gloris
Aspic, Détectives de l'étrange
Tomes 1-2 et 3-4
Paris, Soleil coll. « Quadrants »
2012 à 2015, 34,95 \$ et 49,95 \$



Rire et se cultiver

Apprendre peut difficilement être plus amusant qu'avec ces séries de courtes présentations touchant vraiment, mais vraiment tous les sujets. Où sont apparus les premiers pyjamas ? Comment pêchaient les hommes du Paléolithique ? La frite, c'est quoi ça ? Se mettant elles-mêmes en scène, les deux jeunes autrices sont aussi généreuses en explications qu'en mots d'esprit et en « expériences » à hurler de rire. La série ne s'adresse pas directement aux jeunes, mais les 10 ans et plus vont adorer.

Iris et Cathon
La Liste des choses qui existent
– L'intégrale
Montréal, La Pastèque
2018, 224 p., 29,95 \$



Piloter au féminin

Nous sommes dans le Québec des années 1950. Jetpack au dos, Maria Richard – qui rêvait d'être pilote – est confrontée... aux nazis, eh oui, qui sont de retour, commandés par la Baronne Noire, restée fidèle aux idées d'Hitler. Dans une facture visuelle très *pulp*, chère à l'auteur, Jipi Perreault donne à son personnage féminin une force hors du commun. Courage, héroïsme et humour sont au rendez-vous dans cette première publication professionnelle pour Jipi. Le livre s'adresse aux 10 ans et plus.

Jipi Perreault
La Rose du ciel
Montréal, Michel Quintin
2018, 88 p., 19,95 \$



Surfer sur la nostalgie

Élodie, une ado qui croyait pouvoir passer un été tranquille, se retrouve enrôlée comme monitrice au camp du Lac à l'Ours. Les vacances commencent mal. Heureusement, ce n'est que le début de l'aventure. Mystères, amitiés et découvertes seront au rendez-vous. Vous allez dévorer *L'esprit du camp*. Surfant sur une certaine vague de nostalgie, l'histoire se passe dans les années 1990, mais ne repose pas seulement là-dessus. Les 15 ans et plus (adultes compris) seront ravis. Notre coup de cœur : le dessin et les couleurs qui illustrent parfaitement le récit, spécialement les moments où le fantastique est présent. Soyez prêt à être ébloui !

Michel Falardeau et Cab
L'esprit du camp
Tomes 1 et 2
Montréal, Studio Lounak
2017-2018, 104 p., 21,95 \$ et 22, 95 \$



Des petits « tout nus crottés » !

Voilà la preuve qu'on peut être totalement irrévérencieux tout en proposant aux jeunes lecteurs et lectrices un récit à la fois intelligent et prenant. Ici, des petits « tout nus crottés » vivent en toute liberté, ce qui déplaît hautement à la directrice d'un orphelinat vide, qui a tôt fait de vouloir rapatrier la bande et les remettre sur le droit chemin de la propreté et du savoir-vivre. « Zizi au vent et fesses à l'air », comme l'écrit Lisa-Marie Gervais dans *Le Devoir*, ces bambins ne se soumettront pas tous aux volontés de la vile Yvonne Carré. Pas pour rien que le bouquin n'a pas passé la censure américaine. Tant pis pour eux. Le livre s'adresse aux enfants de 4 ans et plus.

Elise Gravel et Magali Le Huche
La tribu qui pue
Montréal, La courte échelle
2018, 32 p., 19,95 \$



Dans la tête d'un otage

Québécois de naissance, Français de résidence, globe-trotter d'état : Guy Delisle se passe de présentation. N'importe quel tome de son impeccable bibliographie est un plaisir de lecture, des *Chroniques birmanes* à celles de Jérusalem, en passant par l'hilarant *Guide du mauvais père*. *S'enfuir* nous transporte ailleurs, dans la tête d'un otage, Christophe André, kidnappé en plein Caucase alors qu'il travaillait pour une ONG médicale. Voilà un récit bouleversant empreint d'une grande humanité, qui est aussi une excellente introduction au roman graphique documentaire. Le livre s'adresse aux 15 ans et plus.

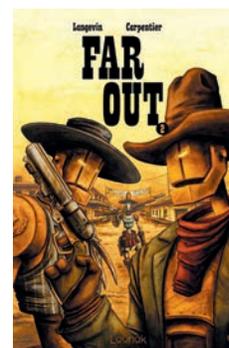
Guy Delisle
S'enfuir. Récit d'un otage
Paris, Dargaud
2016, 432 p., 39,95 \$



Western comics

Un robot amnésique se retrouve perdu dans un désert sans fin. Lorsqu'il rencontre enfin d'autres robots, tout ne se passe pas comme prévu. Bienvenue dans l'univers de *Far Out* ! Des robots ET du western ; il n'y a rien de plus à dire. Mais si vous n'êtes pas encore convaincu, on vous conseille d'ouvrir un des albums juste pour voir. Vous ne le reposerez pas avant d'en avoir terminé la lecture. Les couleurs nous plongent instantanément dans l'ambiance. Dans le style *comics*, que l'on recommande pour les 12 ans et plus, *Far Out* a pour le moment deux tomes publiés. On attend le troisième avec impatience ! ♦

Gautier Langevin
et Olivier Carpentier
Far Out
Tomes 1 et 2
Montréal, Studio Lounak
2014-2015, 80 p., 17,95 \$



Le Festival BD de Montréal (FBDM) dresse depuis sept ans ses chapiteaux au cœur du parc La Fontaine, la dernière fin de semaine de mai, afin de faire découvrir aux jeunes et moins jeunes la qualité de la bande dessinée d'ici et d'ailleurs. Séances de dédicaces, activités participatives, conférences, expositions et tutti quanti sont au rendez-vous année après année.